Voix plurielles

Volume 3, Numéro 1 : mai 2006

Sytius Guei

La langue française et la recherche de l'autorité discursive : *Les Hommes qui marchent (Les hommes)* par Malika Mokeddem

Citation MLA : Guei, Sytius. «La langue française et la recherche de l'autorité discursive :
Les Hommes qui marchent (Les hommes) par Malika Mokeddem.» *Voix plurielles* 3.1 (mai
2006).

La langue française et la recherche de l'autorité discursiveⁱ :

Les Hommes qui marchent (Les hommes)

par Malika Mokeddem

Sytius Guei
Université Western

Mai 2006

Résumé

Dans cet article, nous analysons la manière d'utiliser le français et les motivations de l'écrivaine algérienne Malika Mokeddem dans son œuvre *Les Hommes qui marchent*. Nous avançons l'hypothèse qu'elle adopte une forme efficace de recherche d'autorité discursive, au sens de Ross Chambers. Pour vérifier ce postulat, nous nous servons de deux outils de la théorie de l'hétérolinguisme : Le xénisme et le pérégrinisme. Enfin, nous ajoutons un fait important que l'hétérolinguisme ne semble pas prendre en charge: le processus de l'intégration des réalités occidentales aux langues autochtones.

Étant donné le passé colonial particulièrement sanglant de l'Algérie et l'exacerbation du sentiment anti-français dans ce pays après son indépendance, y constater actuellement la domination majoritaire d'une littérature en langue française ne peut que paraître surprenant. Même si certains intellectuels excluent l'arabe classique et soutiennent qu'on ne peut compter que « trois langues vernaculaires : le farabeⁱⁱ, le berbère et même le français »ⁱⁱⁱ, nous nous interrogeons sur ce choix du français chez des écrivains algériens. Cependant, poser la question en terme « d'écriture en langue française » ne serait-il pas fausser le débat, quand l'analyse de cette langue a déjà démontré qu'elle constitue une synthèse des convergences linguistiques et culturelles diverses.

Partant de ces prémisses, nous avançons l'hypothèse que l'utilisation de la langue française telle qu'observée dans les œuvres francophones algériennes demeure une forme efficace de recherche d'autorité discursive. D'une part, elle permet de porter les thèmes traités dans leurs oeuvres devant un public élargi, et d'autre part, de véhiculer le riche patrimoine linguistique et culturel autochtone algérien par le biais du français sans risquer l'isolement.

Dans ce travail, au lieu d'une discussion autour des raisons du choix du français, nous nous proposons plutôt de faire ressortir et d'analyser ces convergences linguistiques. Au terme de notre réflexion, nous aurons mis en exergue l'apport concret des cultures ataviques ou autochtones dans

la réévaluation et la revalorisation identitaire par le biais de la langue, telle que nous le présente Malika Mokeddem à travers son oeuvre *Les Hommes*.

D'abord, pour faciliter la compréhension de l'exposé, nous ferons un bref aperçu de l'histoire que développe *Les Hommes*. Ensuite, par souci de clarté et de concision, nous nous limiterons à un seul outil théorique concernant l'insertion des langues ataviques dans les langues d'écriture - l'hétérolinguisme – et à deux de ses procédés, les xénismes et les pérégrinismes. Enfin, nous soulignerons un fait important que l'hétérolinguisme ne prend pas en charge explicitement : l'intégration des réalités occidentales aux langues autochtones.

Les Hommes de Malika Mokeddem traite de la sédentarisation forcée d'une famille de nomades, les Ajalli. Cependant, leur douleur exprime également la souffrance de tout le peuple algérien, tant aux mains des puissances coloniales qu'à celles des gouvernants musulmans de l'Algérie post-coloniale. Dans cette oppression générale, la condition féminine reste la plus difficile à vivre à cause des lois fondamentalistes qui veulent confiner les femmes dans un état d'objet à la merci des hommes. À cause de la prédominance de ce dernier aspect, l'on serait tenté de réduire ce texte à l'histoire de trois femmes : d'abord Zohra dont la sédentarisation difficile reprend en écho le malheur des nomades, ensuite Sâadia qui, après avoir été violée par un homme inconnu, est forcée d'entrer dans une maison close selon les lois intégristes traditionnelles et musulmanes^{iv}, enfin, Leila, la petite-fille de Zohra. Par les écueils qu'elles rencontrent, toutes les trois symbolisent la lutte contre l'enchaînement des filles par les législations musulmanes dans l'Algérie moderne.

Pourtant, l'une des attaques les plus virulentes contre l'intolérance et l'ignorance se transmet par la voix du personnage masculin Djelloul Ajalli, surnommé Bouhaloufa, « l'homme au cochon ». Il est nommé ainsi parce qu'il a défendu contre son clan la vie d'un cochon. Cet animal est dit démoniaque dans le Coran et en conséquence condamné à mort s'il a le malheur de croiser des musulmans. La bravoure de Bouhaloufa inspirera et expliquera les prises de position contre les lois religieuses et traditionnelles de Leila et de Sâadia. Bouhaloufa symbolise la condition de vie difficile des hommes sous les lois musulmanes intégristes dont ils sont supposés être les bénéficiaires au détriment des femmes. Les souffrances de Bouhaloufa à chaque fois qu'il se retrouve avec les siens, par opposition à la joie de vivre que sa liberté citadine lui procure, illustre le supplice des hommes émancipés dans les sociétés intégristes.

La généalogie des Ajalli sert également de tremplin à un véritable cours d'histoire sur l'Algérie, mais également à l'expression de la condition féminine, et surtout, à la mise en relief de la diversité linguistique algérienne. Comment Mokeddem use-t-elle de cette diversité linguistique dans son combat contre l'injustice? Lise Gauvin dit que

[l]'écrivain, on le sait, n'écrit pas dans la langue commune et son premier travail est de trouver son langage – voire sa langue. Mais l'écrivain francophone a ceci de particulier que la langue d'écriture est un espace à inventer et à conquérir à partir des multiples possibles que lui offre la proximité d'autres langues, dont certaines, liées aux cultures de l'oralité, font partie de son propre patrimoine.^v

Gauvin cristallise ainsi la logique qui préside à l'emploi syncrétique des langues en usage dans la culture algérienne par Mokeddem. Les procédés hétérolinguistiques montrent en surface

la manifestation de ce syncrétisme. Pour une meilleure compréhension du processus, parcourons dans ce qui suit quelques-unes de leurs définitions et utilisations dans *Les Hommes*.

Dans son ouvrage intitulé *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle*, Rainier Grutman définit l'hétérolinguisme comme « la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale »^{vi}. Parmi les procédés hétérolinguistiques, les xénismes et les pérégrinismes sont les plus évidents.

Selon Ly, à la suite de Dumont, le xénisme est « un terme étranger qui désigne une réalité inconnue ou très particulière et dont l'emploi s'accompagne, nécessairement, d'une marque métalinguistique qui peut être soit une paraphrase descriptive, soit une note explicative en bas de page quand il s'agit d'un texte »^{vii}. Mokeddem fait appel maintes fois à ce procédé dès le premier chapitre de son œuvre. De prime abord, l'on conclurait hâtivement que ce choix de Mokeddem symbolise une certaine prise en compte de la sensibilité ethnique du lecteur étranger. Ainsi, retrouvons-nous les vocables autochtones suivants et leurs explications :

Magroune : sorte de cape en tissu fin et transparent
 Bendir : tambourin traditionnel
 Kheima : tente de nomade en laine et poil de chameau
 Medersa : collège
 Hadith : recueil des actes et paroles du prophète

L'objectif principal de l'introduction de ces termes autochtones dans le texte est sans doute une tentative de légitimation de leur existence niée ou simplement escamotée par le colonisateur. Dans le premier chapitre, le recours apparemment anodin à ces termes concourt à cette logique de légitimation. Preuves de l'existence de divers domaines traditionnels dont l'habillement, la réjouissance populaire, l'habitat, l'éducation laïque et religieuse, ces termes contredisent l'idée minorante qui soutient que l'Algérie précoloniale n'avait pas de structure sociale organisée. L'histoire de la famille Ajalli que la narratrice choisit de raconter en accordant une prépondérance à « Djelloul Ajalli, surnommé Bouhaloufa, 'l'homme au cochon' », permet de revisiter cette période précoloniale. Il en ressort que pendant « le 'jahili', l'ère d'avant l'Islam...les poètes célébraient les nuits d'amour et de toutes les extases. »^{viii}

Aux antipodes donc de toutes les intoxications discursives des thuriféraires de l'intégrisme islamique, l'œuvre atteste que l'expression de l'affection n'est pas étrangère aux cultures algériennes : *kebdi* (mon foie, expression de l'affection filiale qui se différencie de *kalbie*, 'mon cœur') et *H'bib* (expression parfois pour désigner les plus choyés des oncles ou des tantes)^{ix} témoignent de la présence des expressions affectives dans la langue et par extension dans la culture atavique ou autochtone. Or l'expression de la tendresse physique et émotionnelle n'est-elle pas l'une des valeurs que l'extrémisme musulman s'acharne à miner et à détruire?

La ségrégation catégorique des rôles selon les sexes qu'impose cet extrémisme religieux ne fait pas nécessairement l'unanimité dans le groupe de ceux que l'on perçoit comme les premiers bénéficiaires, celui des hommes. En fait, cela explique pourquoi la première transgression majeure dans cette œuvre est celle d'une loi coranique extrémiste par un homme. L'utilisation du xénisme

que fait Mokeddem quand elle choisit de faire suivre Bouhaloufa par sa signification, au lieu d'une note au bas de la page, est un indice de l'importance qu'elle accorde à cette transgression. De fait, le cochon représente le symbole de l'ignorance, de l'intolérance et de toutes les cruautés humaines au nom d'une religion pourtant fondée sur la tolérance et le respect de la vie, l'Islam.

En outre, le recours anaphorique, sans explications cette fois-ci, à ces xénismes dans les pages subséquentes montre que Mokeddem impose leur existence aux lecteurs étrangers en les forçant à les retenir. Le processus de mémorisation des différentes définitions renverse également les rôles. Le lecteur étranger se verra confronté à des difficultés d'apprentissage d'une langue étrangère similaires à celles de l'autochtone en face d'une langue occidentale. Ses propres difficultés pourront faire comprendre à ce lecteur étranger que l'incompétence en langue occidentale qu'on impute au sous-développement intellectuel de l'autochtone constitue une simple difficulté humaine d'apprentissage.

À ces utilisations expliquées des termes autochtones, s'ajoutent les insertions sans explications d'autres mots et expressions tout au long du texte. Dupriez les désigne sous le nom de pérégrinisme et les définit comme suit : « [L'] utilisation de certains éléments linguistiques empruntés à une langue étrangère, au point de vue des sonorités, graphiques, mélodies de phrase aussi bien que des formes grammaticales, lexicales ou syntaxiques, voire [...] des significations ou des connotations »^x. Mokeddem, se sert abondamment de pérégrinismes dans *Les Hommes* et ce choix pose une question fondamentale. De fait, à cause de sa facilité de compréhension, contrairement au pérégrinisme, tout porte à croire que le xénisme représente le moyen le plus adéquat pour la revalorisation identitaire par le biais de la langue. Quelle est alors la raison d'être du pérégrinisme qui se caractérise par son opacité, et par ricochet présente un obstacle à la lecture et à la compréhension de l'œuvre?

En fait, la « subversion » de type pérégrinique de la langue d'écriture par les langues maternelles ou autochtones chez Mokeddem s'avère intentionnelle, car elle se donne pour but premier la transgression de la 'norme' scripturale occidentale. Bakhtine affirmait que le genre romanesque accepte « d'introduire dans son entité toutes espèces de genres, tant littéraires (nouvelles, poésies, poèmes, saynètes) qu'extra-littéraires (études de mœurs, textes rhétoriques, scientifiques, religieux, etc.) »^{xi}. On pourrait élargir cette affirmation à l'agencement des langues qu'offre Mokeddem dans son style élégant :

« Il bâta son halouf devenu adulte dans des paniers en alfa, y chargea sa djellaba, ses livres, une guerba »^{xii}.

Plus qu'un complément à l'utilisation des xénismes que nous avons déjà évoquée, les pérégrinismes font sous-entendre l'incapacité de la langue d'écriture à exprimer certaines réalités ataviques de manière synthétique. La polysémie ou les subtilités culturelles peuvent parfois être à l'origine de cette impossibilité de traduction synthétique. L'analytique prend alors le pas sur le synthétique quand la traduction littérale devient impossible. L'exemple des youyous s'avère très édifiant dans cette optique. De fait, ce mot qu'une oreille non initiée serait tentée de traduire par un cri sauvage quelconque, constitue toute une langue régie par des règles d'intonation et de significations précises. Assia Djebbar le décrit comme un « cri long, saccadé, par spasme roucoulant [...] cri ancestral [...] modulé »^{xiii}. La longueur de la description dans *Les Hommes*, lorsque la narratrice énumère les différentes circonstances de son utilisation, témoigne de cette

complexité sémantique. La perception du youyou comme un cri sauvage par les colons se voit réhabilitée à travers la description de chacune de ses subtilités.

Sombre journée où les youyous, censés annoncer la joie, prenaient à témoin les hauteurs célestes du tribut encore une fois exigé par la Houria [...] Youyou aile de l'émotion, bouclier contre les commotions. Youyou étendard qu'on plante dans l'oreille ennemie jusqu'à s'en fendre l'âme. Le youyou devient une arme qui refoule les larmes. Le youyou est aux femmes tout ce qui manque à leur lot. Le youyou est l'étincelance, la fulgurance dont sont privés les mots. Le youyou est un rayon de soleil, une moisson du ciel.^{xiv}

Le youyou exprime la douleur et la joie à la fois. Discerner lequel des deux sentiments il exprime dépend de la connaissance du code ésotérique du youyou. L'initiation à la culture de l'écrivain s'impose ici à l'étranger qui lit son oeuvre. Ce type de subversion pérégrinique contraint les lecteurs à se questionner et à se documenter sur la culture d'origine du texte. Ainsi la culture périphérique remplace-t-elle celle du centre sans le proclamer.

La structure et la signification des phrases apparemment écrites en français « souffrent » souvent de cette subversion hétérolinguistique. Dans sa tentative de protéger la virginité de sa nièce, la tante de Leila, Meryme, lui dit « Ma fille [...] il faut que je vérifie que tu es bien vierge et que je te noue »^{xv}. Cette phrase donne l'impression d'une faute grammaticale d'utilisation du verbe « nouer » ; cependant, pour la comprendre, il faut changer de registre et de culture. En français contemporain, l'on ne parlerait pas de nouer une personne dans ce sens. Dans l'œuvre de Mokeddem, il ne s'agit pas non plus de nouer une personne mais de boucler ou de coudre par des moyens mystiques l'appareil génital de la fillette. Ainsi, la protégerait-on contre les dangers d'une perte de sa virginité avant le mariage et les écueils qu'entraînerait un tel scandale.

L'intention de Mokeddem à travers l'utilisation d'une telle tournure n'échappe pas à son lecteur. Le choc qu'elle produit cadre bien avec l'importance du message que veut véhiculer l'auteure. En effet, sacrée et symbole d'honneur commun, la virginité des jeunes filles appartient à toute la famille et souvent à tout le clan. Ce fardeau injuste fait courir des dangers inutiles aux petites filles tout en les exposant à des pédophiles de tout acabit. Le viol de Sâadia et la vie qu'elle a menée après cet incident exemplifient l'ampleur du fléau que constitue cette conception rétrograde. Bien qu'elle soit la victime de l'acte sordide et abominable de son bourreau, Sâadia a été plutôt traitée en coupable. De fait, elle décida de s'éloigner de sa famille après l'acte ignoble de son agresseur pour une seule raison : la conséquence fatale qui aurait découlé de la perte de cette virginité, quelles qu'en aient été les circonstances. Comme Mokeddem le souligne

la virginité des filles, au soir de leurs noces, était un précepte absolu de la tradition. Celles qui le trahissaient se condamnaient à la répudiation immédiate, souvent à l'assassinat par le mâle le plus 'courageux' de leur famille. Les femmes se chargeaient elles-mêmes de colporter nombre de ces drames pour terroriser les petites filles. Gare à celles qui fautaient!^{xvi}

Comme nous le voyons, la condition faite aux femmes dans les sociétés traditionnelles et musulmanes intégristes se justifie très souvent par un droit traditionnel ou divin. Pour contredire de tels raisonnements erronés, Mokeddem fait appel une fois de plus à la langue. L'utilisation du mot *cheka*, expression pérégrinique jouant le rôle du féminin de « Cheick » - chef de tribu, personnage docte et respecté dans son clan - retient notre attention à cet égard. Ressortir un tel vocable participe d'une volonté de démystifier certains mensonges érigés en vérités par les laudateurs de l'intégrisme

: la supériorité naturelle de l'homme sur la femme depuis l'aube des temps. Mokeddem ne pouvait combattre une telle érection « de la bêtise et de l'arrogance en dignité » avec un meilleur argument que la preuve de l'existence même du mot. La langue n'est-elle pas la source de la tradition? Mais mieux, dans le texte, Mokeddem décrit la structure familiale précoloniale qui exemplifie le pouvoir de la femme à travers l'ascendant de Zohra sur ses enfants, hommes et femmes confondus. N'est-elle pas celle qui oblige son fils à réhabiliter Sâadia en la réintégrant dans la famille Ajalli, malgré sa vie de « putain »?

Ces procédés hétérolinguistiques participent à des degrés différents à la revalorisation identitaire par le biais de la langue; cependant, Mokeddem convoque d'autres usages de la langue pour ce projet dans les Hommes. Il s'agit surtout de l'incorporation des nouvelles réalités occidentales dans le tissu linguistique autochtone. L'utilisation du vocable *tomobile*^{xvii} par Zohra pour désigner l'automobile, constitue un modèle de cette méthode. En parallèle avec les procédés hétérolinguistiques qui s'exercent à trouver les traces de la langue atavique dans la langue d'écriture, ce nouveau moyen d'intégration fait le parcours inverse. Il nous intéresse à plusieurs titres dont nous voulons souligner quelques-uns dans ce qui suit.

De fait, un jugement superficiel mettrait le vocable *tomobile* au compte de l'ignorance ou des difficultés d'apprentissage du français chez Zohra. Cependant, à l'observer minutieusement, ce procédé démontre plutôt la capacité d'intégration de nouvelles réalités dans les langues ataviques. Cette technique ne rappelle-t-elle pas tout le processus d'évolution des langues dites sophistiquées ou civilisées? Or, s'il existe une carence qu'on reproche aux langues et aux cultures autochtones présentement, n'est-ce pas justement cette incapacité « naturelle » à exprimer les réalités complexes? Les différents discours sur les stratégies d'aménagement linguistique viable en Afrique ne tergiversent-ils pas encore sur ce sujet tout en maintenant les langues occidentales comme langues d'éducation et de l'administration?

La convocation des convergences linguistiques en tant que technique de la recherche de l'autorité discursive procure des avantages indéniables. L'un des plus importants reste l'élargissement du public et la diversification du lectorat. En faisant de la langue française le véhicule de son écriture, Mokeddem atteint une plus vaste audience qu'elle n'aurait eue si elle s'était cantonnée à une écriture en arabe, en berbère ou dans une autre langue atavique algérienne. L'originalité de son approche vient surtout du fait que son utilisation de la langue française n'exclut pas le public local ou autochtone - parce qu'elle se sert de procédés qui l'intéressent - tout en ne cloîtrant pas l'œuvre dans un traditionalisme béat, exempt de toute critique. Les outils hétérolinguistiques que nous avons évoqués et d'autres formes de la présence de la tradition dans l'œuvre (les proverbes, les contes etc...) sauvegardent le sentiment « d'être chez soi » chez les lecteurs autochtones. Du coup, Mokeddem désamorce l'impact de la critique qui traite de traître tout écrivain algérien qui écrit en français. Forte de cette plate-forme imaginaire de « solidarité et d'authenticité raciale », Mokeddem peut enfin aborder des problèmes épineux tels que la condition de la femme en Algérie et sa place dans l'Islam. Quant aux lecteurs étrangers, le même quiproquo leur donne une illusion de satisfaction. Assimilant l'utilisation des procédés hétérolinguistiques par exemple à une autre forme d'exotisme, ils lisent cette œuvre sans se rendre compte du palimpseste qu'il constitue. Tout en satisfaisant ce pseudo exotisme, l'œuvre s'adresse à ces lecteurs d'un point de vue autochtone. Ce changement de rôle qui fait passer la voix de l'autochtone de la périphérie au centre a pour

conséquence immédiate la réécriture de l'histoire, l'exposition des injustices tues.

Notre postulat de la recherche de l'autorité discursive par le biais de la langue se confirme à la lumière de cette explication. Le lectorat 'séduit' et 'acquis', l'œuvre peut finalement présenter équitablement les avantages et les méfaits de chacune des civilisations en présence. Grâce à cette tactique, elle peut enfin dévoiler son objectif : le syncrétisme des valeurs progressistes et le rejet des pratiques rétrogrades quelle que soit la société. Ainsi Mokeddem n'utilise-t-elle de cette technique de recherche de l'autorité discursive que pour aboutir à une société plus juste autant pour les femmes que pour les hommes. L'auteur emprunte ce détour, consciente de l'importance d'un lectorat hétérogène et parfois enclin à accepter les stéréotypes. Par la voie d'une recherche d'autorité discursive appropriée, elle conquiert ce public sans compromettre ses objectifs d'écrivaine.

Dans ce sens, nous nous accordons avec Najib Redouane quand il soutient - à la suite de Déjeux - que le français sert l'identité et le patrimoine maghrébins mieux que toutes les autres langues maternelles tout en étant un instrument idéal d'ouverture aux 'autres'^{xviii}.

BIBLIOGRAPHIE

- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard, 1978.
- Chambers, Ross. *Room for Maneuver: Reading (the) Oppositional (in) Narrative*. Chicago: University of Chicago Press, 1991.
- Charles Bonn, Xavier Garnier & Jacques Lecarme (dir.) *Littérature francophone: I – Le roman*. Paris: Hatier, 1997.
- & Naget Khadda. Introduction. *Littérature maghrébine d'expression française*. Paris: EDICEF, 1996.
- Djebar, Assia. *L'Amour, la fantasia*. Paris : Editions Albin Michel, 1995.
- Gauvin, Lise, « Littératures visibles et invisibles. » *Études françaises* 33.1 (1997): 111-113.
- Grutman, R. *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*. Montréal : Fides-CETUQ, 1997.
- Ly, A. « Le pérégrinisme comme stratégie textuelle d'appropriation de la langue d'écriture. » Lise Gauvain (dir.) *Les langues du roman. Du plurilinguisme comme stratégie textuelle*. Montréal : Presses universitaires de Montréal (1999): 87-100.
- Mokeddem, Malika. *Les Hommes qui marchent*. Paris: Éditions Grasset & Fasquelle, 1997.
- Redouane, Najib. « La littérature maghrébine d'expression française au carrefour des cultures et des langues. » *The French Review* 72.1 (October 1998): 81-90.
- Tlatli, Soraya. « L'Ambivalence linguistique dans la littérature maghrébine d'expression Française. » *The French Review* 72.2 (December 1998): 297-307.
- Toumi, Alek Baylee. *Le Maghreb divers*. New York: Peter Lang, 2002.

Notes

ⁱ Par autorité discursive, nous entendons, à la suite de Ross Chambers, l'acquisition du pouvoir d'influencer le désir du narrataire à travers une présentation attrayante du récit par le narrateur. Autrement dit, sans défier le pouvoir du narrataire, le narrateur le 'séduit' en lui imposant une utilisation inhabituelle de la langue d'écriture.

ⁱⁱ Dans son ouvrage *Le Maghreb divers* Toumi affirme que la langue qu'on appelle l'arabe en Algérie est une langue

locale différente de l'arabe parlée dans les pays arabes. Il soutient que cette langue se nomme le farabe en raison de son origine triple – française, arabe et berbère. Il continue pour démontrer que les algériens qui parlent l'arabe l'apprennent comme une seconde langue et que l'arabe n'a jamais été première langue pour personne en Algérie.

ⁱⁱⁱ A.B.Toumi, *Maghreb divers* (York: Peter Lang, 2002) 101.

^{iv} Malika Mokeddem, *Les Hommes* (Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1997) 55-6.

^v Lise Gauvin, « Littératures visibles et invisibles » (*Études Françaises* 33.1 printemps 1997) 111.

^{vi} Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle* (Montréal : Fides-CETUQ, 1997) 97.

^{vii} Dumont, 1983, cité par Ly, p.90.

^{viii} Malika Mokeddem, *Les Hommes* (Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1997) 13, 17, 19.

^{ix} Mokeddem 96.

^x Dupriez, 1984, cité par Ly, p.90.

^{xi} Mikhaïl Bakhtine, *Théorie du roman* (Paris: Gallimard, 1978) 41.

^{xii} Malika Mokeddem, *Les Hommes* (Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1997) 22.

^{xiii} Assia Djebbar, *L'Amour, la fantasia* (Paris : Editions Albin Michel, 1995) 258.

^{xiv} Malika Mokeddem, *Les Hommes* (Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1997) 128-9.

^{xv} Mokeddem 241.

^{xvi} Mokeddem 51.

^{xvii} Mokeddem 29.

^{xviii} Najib Redouane, « La littérature maghrébine d'expression française au carrefour des cultures et des langues » (*The French Review* 72.1 October 1998) 85.